

Les moyens ne se trouvent pas dans une intelligence ou une chance plus grande à concevoir les meilleurs produits adaptés à chaque situation : ils sont fondés principalement sur l'exploitation de plus en plus perfectionnée des travailleurs.

Dans l'industrie automobile française, les effectifs de travailleurs ont été multipliés par deux entre 1950 et 1970, la production d'automobiles a été multipliée par dix, le montant du capital fixe des constructeurs a été multiplié par 4.

C'est la loi du progrès technique, expliquent les bons apôtres du capitalisme.

En fait, cette volonté de faire produire constamment davantage aux travailleurs, en les payant le moins possible, cela veut dire :

- une croissance fantastique des investissements. Depuis que la machine capitaliste a commencé de s'emballer en 1968, on peut constater que les investissements croissent encore plus vite que la production de voitures.

- une déqualification massive des travailleurs. Ainsi le « progrès technique » dans l'industrie automobile s'accompagne de l'augmentation constante du nombre des ouvriers spécialisés et manœuvres au détriment des ouvriers professionnels : en 1954 la part des OS et manœuvres ne représentait que la moitié de l'ensemble des ouvriers ; en 1975, elle atteint près de 80 %.

- une exploitation accrue des travailleurs. Lorsqu'on considère comment chaque travailleur produit de plus en plus, les augmentations de salaires arrachées par la lutte apparaissent vraiment dérisoires. La durée du travail demeure aux environs de 43 heures. L'organisation scientifique du travail est de plus en plus perfectionnée abrutissant de plus en plus les travailleurs. Les cadences de travail augmentent sans cesse, ne trouvant comme limites que la résistance physique des ouvriers.

Tous ces moyens sont nécessaires aux capitalistes pour essayer de dépasser leurs concurrents afin de conquérir une part plus importante du marché. En effet, si les constructeurs capitalistes n'arrivent pas à vendre leurs voitures ou à augmenter leurs ventes, alors leur système d'exploitation des travailleurs ne leur permet pas d'en retirer du profit.

La logique de la concurrence entre capitalistes pousse chacun à investir davantage et à diminuer ses coûts de revient : mais au bout de la courbe, il y a la surproduction avec comme conséquences des fermetures d'usines, du chômage partiel et des licenciements.

Jusqu'en 1930, le système capitaliste connaissait fréquemment des crises de surproduction au cours desquelles les entreprises les moins rentables, du point de vue du capital, étaient contraintes à la fermeture. Après ces saignées et une distribution du capital vers les branches les plus rentables, la machine capitaliste recommençait à s'emballer. Au profit des patrons qui tiraient leurs marrons du feu de la crise. Au détriment des ouvriers qui avaient à supporter la crise et le chômage. Depuis près de quarante ans, on avait oublié ces crises. Les gouvernements avaient, paraît-il, trouvé des remèdes définitifs.